

19 AOÛT > PREMIER ROMAN France

Les Chinois des Abruzzes

En 1941, l'Italie mussolinienne s'avise de l'existence sur son sol d'une centaine de Chinois. **Thomas Heams-Ogus** a découvert les traces de leur internement. Et signe un premier roman qui s'impose.



Cela commence par une image géographique et géométrique. « Il faudrait imaginer une bille de plomb noire à en capter toute la lumière du jour, dense de son poids et de sa chaleur, mêlés, confondus. »

Nous sommes en 1942, dans un lieu précis : les Abruzzes, au centre de l'Italie. Le lecteur va bientôt découvrir les pièces non moins précises d'un dossier : celui d'un camp d'internement où l'Italie mussolinienne regroupa « cent seize Chinois et quelques ». Il n'en existait guère plus sur son territoire. Ils étaient devenus ennemis de l'Europe nouvelle nazisto-fasciste dès lors que le Japon était entré en guerre aux côtés de l'Allemagne. Pourtant, il s'agit bien d'une fiction. Car la narration s'impose. Thomas Heams-Ogus emploie l'histoire – sans la falsifier –, comme un matériau. Le récit est analogue aux lignes de force telluriques de la géologie et à cette vision inexorablement abstraite du parcours de la bille de plomb qui, roulant du sommet de la montagne, ricoche à travers les éléments du paysage, traverse les forêts et peu à peu trace le périmètre à l'intérieur duquel se trouvent des hommes, des existences entrecroisées, les dédales de villes, de villages, d'arbres, de combes, de failles.

« La bille imaginaire, celle qu'on aurait inventée pour se rapprocher progressivement, la bille a la vitesse d'un homme qui marche, viendrait terminer sa course au bout de cette route entre les champs d'oliviers, où se trouverait le sanctuaire de San Gabriele, lieu de pèlerinage célèbre dans tout le pays, imposant, inattendu. »

Thomas Heams-Ogus



JEREMY STIGIER/SEUIL

Sans pathos, avec une sourde indignation, Thomas Heams-Ogus révèle un talent accompli, que l'on pourrait dire d'abstraction lyrique.

Les autorités ont choisi San Gabriele pour y regrouper les Chinois, venus d'un peu partout dans la Péninsule, la plupart petits commerçants, vendeurs à la sauvette ou artisans du

textile. C'est un camp « ouvert » : les internés peuvent le quitter dans la journée et y revenir le soir, une fois accomplis les travaux imposés dans les environs. Où pourraient-ils fuir, cependant ? Comment échapper aux recherches lorsque l'on est Chinois dans la Mussolinie profonde ?

Ingénieur agronome et biochimiste, Thomas Heams-Ogus a rencontré par hasard ce dossier chinois des Abruzzes. A 33 ans, il signe un premier roman d'une grande maîtrise et d'une grande force.

Plutôt que de faire revivre les Chinois et de leur prêter des sentiments dont on ignore la nature, il privilégie leur silence, leur solitude, leur apparente soumission. Ce sont des humains, intensément humains, dont on devine seulement le regard persistant, désespéré, têtu. Autour d'eux se déploie la machinerie de la bureaucratie et des idéologies qui culmine lors d'une cérémonie fêtant les conversions au catholicisme. Moment fellinien, d'autant plus frappant dans cette épure. Bientôt, 1943, Mussolini vacille. Les Allemands passent aux choses sérieuses. L'Italie se décompose. Les Chinois s'en vont, puisque les portes sont ouvertes. Certains rejoignent la résistance. Certains encore, comme le père Tchang

– condamné à mort pour avoir détenu une radio –, s'échappent au péril de leur vie. Le père Tchang cherche à gagner le Vatican. Pour beaucoup d'autres, nul ne sait ce qu'ils devinrent.

« Une mer morte d'hommes sacrifiés. » Tel est cet étrange moment chinois des Abruzzes qui se clôt sur la liste des cent seize

Chinois transférés en 1942 au pied du Gran Sasso. Sans pathos, avec une sourde indignation, Thomas Heams-Ogus révèle un talent accompli, que l'on pourrait dire d'abstraction lyrique.

JEAN-MAURICE DE MONTREMY

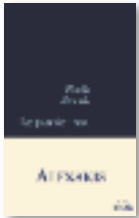
Thomas Heams-Ogus
Cent seize Chinois et quelques
SEUIL

TIRAGE : 3 500 EX.
PRIX : 15 EUROS ; 132 P.
ISBN : 978-2-02-101870-7
SORTIE : 19 AOÛT

18 AOÛT > ROMAN France

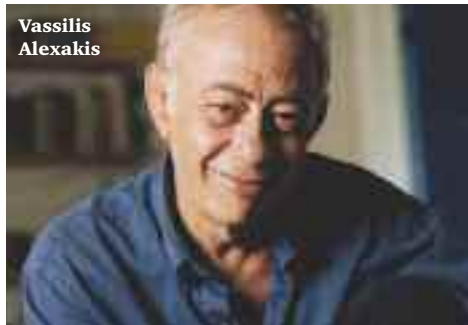
Fin mot de l'histoire

Le professeur Miltiadis voudrait savoir quel fut le premier mot humain. Il meurt sans avoir fini son enquête, bientôt reprise par sa sœur. Une fantaisie savante et une méditation automnale du toujours imprévisible **Vassilis Alexakis**.



Vassilis Alexakis aime les commencements. Dans *Ap. J.-C.* (Stock, 2007, grand prix du Roman de l'Académie française), il franchissait un millénaire pour revenir aux origines de la république monastique du mont Athos, pleines de bruit et de fureur. L'origine, en effet, tient souvent du big bang à l'instar du premier mot de la Bible : *bereshit* – ça commence – dont découle tout le reste. Elle est donc explosive, rarement paisible.

On comprend qu'elle tourmente Miltiadis, l'un des personnages du *Premier mot*. Venu de Grèce, professeur de littérature comparée, celui-ci s'est établi de longue date à Paris, s'interrogeant sur la vie du langage, l'histoire des mots et la recherche de l'hypothétique premier son qu'auraient articulé les premiers hommes. Ce qui devient un casse-tête dans le cas d'une éventuelle origine plurielle des langues. Quel serait le premier mot s'il n'existe pas un seul groupe humain originel mais plusieurs foyers. Et que dire du premier mot de notre cousin germain l'homme de Neandertal ? L'espèce disparue devait sans doute parler.



Miltiadis, par bien des points, pourrait appartenir à l'Oulipo. Ainsi visite-t-il systématiquement les îles grecques par ordre alphabétique, s'imposant de la sorte des contraintes géographiques aberrantes. De même a-t-il entrepris d'écrire des phrases françaises régulières uniquement constituées de mots venus d'ailleurs, eux-mêmes sélectionnés dans des aires culturelles précises. Ainsi donc, avec des mots d'origine arabe : « *Quand il a le cafard, le caïd des mafieux sirote de l'alcool d'abricot en se massant la nuque.* » Miltiadis vit à Paris avec sa femme Aliki, sa fille Théano – francisée, elle voudrait bien s'affranchir de cet îlot nostalgique – et la jeune servante Audrey, une Bretonne sourde qui maîtrise à la perfection le langage des signes. Ce qui plonge Miltiadis dans d'innombrables méditations. Autant de sujets de conversation avec les savants amis qui viennent le visiter et ne manquent pas de lui en remontrer

en matière d'excentricité. Malheureusement, Miltiadis va mourir. C'est pour cette raison que sa sœur lui rend visite : une femme de la soixantaine, artiste, elle-même portée à la rêverie et aux voyages, puisqu'elle crée des petits navires imaginaires, fort appréciés.

Narratrice du livre, la sœur de Miltiadis va reprendre à son compte l'Odyssée interrompue de son frère, qui se révélera aussi quête amoureuse et philosophique, non sans poésie. Si bien que cette aventure savante se déroule sur fonds de souvenirs, avec une mélancolie néanmoins tonique. Le lecteur retrouve la Grèce d'autrefois, chère aux personnages, mais aussi de belles descriptions de Paris où tous constatent que le temps a passé depuis l'exil et l'arrivée en France.

« *On sait qu'en mille ans chaque langue perd à peu près le cinquième de son vocabulaire, ce qui signifie qu'au bout de cinq millénaires il n'en reste pour ainsi dire plus rien.* » Ainsi dit-on également que le corps renouvelle peu à peu toutes ses cellules et que nous ne mourons pas avec notre organisme d'origine. Cette permanence immatérielle à travers une matière sans cesse mouvante s'affirme comme le grave et beau souci de la narratrice et d'Alexakis. La fantaisie linguistique et encyclopédique cache un roman personnel.

J.-M. M.

Vassilis Alexakis

Le premier mot
STOCK

TIRAGE : 12 500 EX.

PRIX : 22 EUROS / 464 P.

ISBN : 978-2-234-06097-5

SORTIE : 18 AOÛT

19 AOÛT > ROMAN France

Bonjour tristesse

Deuxième roman de **Virginie Mouzat**, *La vie adulte* raconte une adolescence dans les années 1970.



Journaliste qui parle de la mode et de l'élégance dans les pages du *Figaro*, Virginie Mouzat a publié l'année dernière chez Albin Michel un premier roman électrique au style acéré. Une femme sans qualités mettait en scène une femme qui ne peut avoir d'enfants et comble à sa manière un vide intérieur. *La vie adulte*, son deuxième opus, fait entendre une musique tout aussi lancinante.

La narratrice est cette fois une adolescente de quinze ans qui s'éveille dans les années 1970. La jeune fille ressemble un peu à l'actrice Anicée Alvina que l'on voyait à l'époque



Virginie Mouzat

dans les films d'Alain Robbe-Grillet, se prénomme Dominique, mais a décidé de se faire désormais appeler Nathalie. Radiologue, papa conduit une Ford Taurus et fait du charme (et plus si affinités) aux vendeuses du centre commercial. Beauté « *pas très grande mais longue et mince* » avec des cheveux auburn, maman, elle, porte un vison, un « *mink* ».

La toute nouvelle Nathalie a un frère de deux ans son aîné qui l'étonne avec son « *grand corps mutant* », se nourrit presque exclusivement de viande et de lait concentré, s'enferme dans sa chambre avec ses copains. La famille habite une maison dans une résidence calme en banlieue ouest. Mais

voilà qu'un jour maman prend la poudre d'escampette. Part sans laisser de mot, juste une armoire « *ouverte, presque vide* » et son parfum Guerlain.

Qu'est devenue cette femme singulière qui écoutait « *Inter* », filait de plus en plus souvent pendant la journée à Paris d'où elle rentrait tard lorsqu'elle ne lisait pas « *comme une drogue, pendant des heures, dans sa chambre, leur chambre, porte fermée* » ? Froid et chaud à la fois, *La vie adulte* est jalonné de questions. Nathalie ne sait comment réagir face à l'absence de sa mère, à la réaction de son père face à cette fuite. À la mort de sa grand-mère, à la vision d'un renard mort dans le fossé ou face au voisin qui propose de la raccompagner après sa partie de tennis... Belle réflexion sur le rapport au monde et la perte de l'innocence, le deuxième roman de Virginie Mouzat est une réussite. **ALEXANDRE FILLON**

Virginie Mouzat

La vie adulte

ALBIN MICHEL

TIRAGE : 8 000 EX.

PRIX : 12,50 EUROS, 144 P.

ISBN : 978-2-226-21523-9

SORTIE : 19 AOÛT

19 AOÛT > PREMIER ROMAN France

La nymphe au petit chat

Un premier roman léger comme une bulle où flotte le parfum de nostalgie anticipée d'un sexagénaire éperdu d'une très jeune fille.



Un homme roule à travers les montagnes du Nevada. A l'arrière, une jeune fille avec un chat assoupi sur sa poitrine. Fraîchement séparé de sa femme, il est le cœur de cible idéal de ces villages pour vieux riches où l'Amérique communautaire se plaît à accueillir le troisième âge. Le hasard en a décidé autrement. Le sexagénaire jette des œillades sur la quasi-adolescente qui n'est pas sa petite-fille mais sa maîtresse. Et le livre de se déployer comme l'itinéraire qui le mène vers le Canada, que son ex-compagne s'était toujours refusé à visiter « sous le prétexte fumeux qu'«ils» nous détestent, là-bas ».

A nouveau départ, nouvelle destination. Il met une annonce dans le *New York Times* : « Homme blanc cherche compagnon de route pour voyage au Canada. » Sans être homophobe, il espérait ne pas tomber sur un inverti en quête d'affection et d'un cabanon à partager. Se pointe un grand rasta noir, hétérosexuel et en délicatesse

avec son épouse qui vient de le quitter et s'est réfugiée dans sa famille à lui. Un cœur brisé en commun, c'est déjà ça. Quand il dépose le camarade, le voilà jeté dans un raout du clan bahamo-cubain où se trouve une sexy Lolita avec son inséparable petit chat...

Dans ce premier roman d'Antonia Kerr, façon ligne claire avec personnages d'apparence « cartoonique », on découvre une vérité qui se dévoile à la manière des poupées gigognes. Le séducteur impénitent est plus complexe qu'il n'y paraît, il a toujours aimé sa femme Evelyn (son rapport d'admiration auquel elle répondait par la froideur et l'ennui est touchant) et l'a toujours trompée (le souvenir des conquêtes est l'occasion de scènes burlesques). Malgré la légèreté, on sent le récit teinté d'une nostalgie anticipée (cette histoire semble impossible, la nymphe « à la faim de coyote » disparaît toutes les cinq minutes), et ce qui touche dans cette passion bancale est l'histoire d'un homme dont la vérité ultime est peut-être le vide et le besoin de foi.

SEAN JAMES ROSE

Antonia Kerr

Des fleurs pour Zoé

GALLIMARD

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 14,90 EUROS ; 160 P.

ISBN : 978-2-07-013031-3

SORTIE : 19 AOÛT

26 AOÛT > PREMIER ROMAN France

Les jeunots flingueurs

Erwan Larher signe une brillante comédie sociale qui dérape en thriller.



Il faut se méfier de ses copains de jeunesse, lorsqu'ils ressuscitent dans votre vie. Ainsi Léopold et Richard ne se sont pas revus depuis la fac, quand le second contacte le premier de façon un peu sibylline, lui pose un lapin, mais fait basculer sa petite existence dans un thriller sanglant. Le tout mené avec style et brio par une plume qui joue sur le décalage, le contraste entre différents univers – celui, étrié, du héros qui rêve de devenir un écrivain à succès, avec celui de l'organisation secrète à laquelle Richard a appartenu, mélange de Big Brother et du Spectre.

Léopold Fleury, 27 ans et bac + 6, se retrouve chômeur lorsqu'il termine son contrat dans la maison d'édition dont le patron, Gaëtan Pinson, refuse de l'engager. Tout en poursuivant sa tentative romanesque destinée à devenir un scénario, dans l'espoir de pénétrer au paradis des top-modèles, il tente de trouver du boulot par tous les moyens, et court d'échec en échec. Il touche le fond, inquiet de surcroît parce qu'au moment où il recevait des nouvelles de Richard

deux inspecteurs se réclamant de la ST ou Sécurité du territoire – service qui n'existe pas – ne cessent de lui poser des questions vicieuses auxquelles il n'apporte pas des réponses convaincantes. Mais tout bascule quand Gaëtan Pinson est retrouvé assassiné, première victime d'une longue série sanglante.

Du coup, on ne sait plus, au fil de la lecture, qui sont les gentils et qui les méchants. Une fois embauché chez GL Média, vitrine officielle de la redoutable pieuvre organisée et dirigée par Gabriel Lazure, Léopold soupçonne Richard d'être le vrai traître d'une entreprise morale, une sorte de Greenpeace qui viserait à nettoyer la planète de ses corrompus. Vaste programme, mais ses buts sont bien plus pernicieux : susciter des guerres civiles, qui conduiront à une dictature universelle high-tech. Alors le timide Léo va devenir un vrai héros, n'hésitant pas à tuer pour défendre son ami et se défendre lui-même. C'est à la fois haletant, drôle, plein de références au polar, non sans une pointe de satire sociale.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Erwan Larher

Qu'avez-vous fait de moi ?

MICHALON

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 288 P.

ISBN : 978-2-84186-536-9

SORTIE : 26 AOÛT

2 SEPTEMBRE > PREMIER ROMAN France

Murmures de la forêt



« Si je ne suis pas dépendant d'une femme, je le suis par contre de ma forêt et de mon appartement qui me donnent des repères. » Ainsi parle le narrateur de *L'embrasure* : un jeune homme apparemment

comme les autres ; un peu plus solitaire, toutefois, puisque les fêtes du samedi soir et ses passades amoureuses ne sont pas au centre de son existence. A l'usine ou lorsqu'il est chez ses grands-parents (ses parents sont morts), il ne songe qu'à la forêt et à la chasse – une forêt dont l'emprise sexuelle, sensuelle et mystique s'exerce dès les premières pages sur le lecteur.

Un jour, poursuivant un chamois, le jeune chasseur découvre un corps déjà décomposé :



celui d'un homme venu mourir volontairement de faim dans les solitudes de la forêt. Il découvre aussi le carnet de cet étrange ermite, dont la première phrase le bouleverse : « *Voici mes principes de vie devant l'Eternel.* »

Peu après, une jeune fille le séduit au terme d'une scène angoissante particulièrement réussie : elle veut bien coucher à côté de lui mais pas avec lui. Elle le menace d'un revolver. Il la menace d'un fusil. Elle dit se nommer Eva, mais ce n'est pas sûr. Tous deux vont explorer la forêt et le passé de l'homme mort. Ils vont aussi explorer leurs propres labyrinthes.

Douna Loup (28 ans) vit et travaille à Genève. Son premier roman frappe par son intensité et sa concentration, hanté par l'obsédante présence d'une forêt mystérieuse comme celle des légendes.

J.-M. M.

Douna Loup

L'embrasure

MERCURE DE FRANCE

TIRAGE : 3 500 EX.

PRIX : 14,20 EUROS ; 160 P.

ISBN : 978-2-7152-3135-1

SORTIE : 2 SEPTEMBRE

26 AOÛT > ROMAN France

Voyage en Italie

Troisième roman de **Philippe Fusaro**, *L'Italie si j'y suis* confirme la musique unique du libraire.



De lui, on a déjà salué deux romans : *Le colosse d'argile* (La Fosse aux ours 2004, repris en Folio) puis *Palermo solo* (La Fosse aux ours, 2007). Le premier s'attachait à l'imposant boxeur Primo Carnera, paysan du Frioul au destin mythique,

tandis que le second faisait suivre l'étrange destinée d'un baron reclus depuis plus de cinquante ans dans une suite du Grand Hôtel et des Palmes de Palermo. Des volumes qui frappaient par leur écriture et ancrèrent pour longtemps l'univers atypique du Lorrain Philippe Fusaro dont on sait qu'il a d'abord été libraire chez Quai des brumes à Strasbourg puis chez Passages à Lyon.

Le revoilà, toujours à La Fosse aux ours et en partance pour l'Italie. Prénommé Sandro comme le sublime poète Sandro Penna, le héros du nouveau roman de Fusaro pense que « *les hommes sont lâches en amour* ». Ce moustachu arborant des mocassins blancs à bouts pointus ayant appartenu au chanteur Bryan Ferry traverse une solide crise conjugale puisque sa belle lui explique qu'elle croit ne plus l'aimer après avoir



Philippe Fusaro

fait valser ses affaires par la fenêtre. Sandro va donc quitter Lyon en été. Improviser un périple de l'autre côté des Alpes « *sans carte, sans itinéraire* », avec son petit garçon, Marino. « *Le père et le fils. Deux places à l'avant d'une Alfa Romeo Guilietta Spider noire. Deux sièges, couleur crème, pour deux types largués sur l'autoroute, sans savoir où ils vont* », résume Fusaro en croquant le fier équipage. Le bambin a bien pris soin d'emporter son déguisement de cosmonaute, réplique exacte du costume de Youri Gagarine lorsqu'il a accompli son premier vol dans l'espace.

Sandro, lui, a équipé l'autoradio de l'Alfa des chansons de Domenico Modugno et Fred Buscaglione, d'un vieux album de Marie et les Gar-

çons. Les kilomètres défilent, les villes s'enchaînent. A fleur de peau chacun à leur manière, ces deux-là descendent toujours un peu plus vers le sud, assistant lors de leur étape à Rimini à un concert d'une Donna Summer, « *maquillée façon Jane Fonda dans un célèbre film de science-fiction* ».

On n'en dira pas plus. Si ce n'est que leur route croise un beau jour celle de Dolores. Une drôle de fille aux cheveux aussi courts que son short en jean. Ladite Dolores fait de l'auto-stop en direction de Bari. Elle compte y prendre le train de nuit jusqu'à Naples « *et ensuite le bateau, toute une nuit de traversée, suivre la côte méditerranéenne jusqu'à Stromboli* »...

Philippe Fusaro a toujours un incomparable sens des ambiances, une manière très sûre de tirer parti de son décor. De jouer avec la mélancolie, d'arriver d'un trait de plume à faire flotter dans ses pages un curieux mélange de tristesse et de joie dont le souvenir peine à se dissiper. Ce qui explique peut-être que le lecteur traverse *L'Italie si j'y suis* le cœur serré par l'évocation tout en finesse d'un tandem qui deviendra un trio. AL. F.

Philippe Fusaro
L'Italie si j'y suis
LA FOSSE AUX OURS

TIRAGE : 3 500 EX.
PRIX : 17 EUROS, 174 P.
ISBN : 978-2-35707-013-4
SORTIE : 26 AOÛT

18 AOÛT > ROMAN France

Prof et voyou

Une histoire politiquement incorrecte, sur fond de naufrage de l'Education nationale.



Théodore Simonsky est un jeune type assez falot, qui a poursuivi quelques études littéraires, et se retrouve aujourd'hui « professeur vacataire », c'est-à-dire remplaçant à la disposition du rectorat de Paris, lequel lui propose de boucher quelques-

uns des nombreux trous parmi ses effectifs. Sauf que là, depuis six mois, Théodore ne remplace plus personne, ne gagne plus un kopeck, et que sa situation commence à devenir angoissante, même pour lui qui ne s'angoisse pas facilement. Aussi, un beau jour, lorsqu'il est convoqué au ministère par le tout-puissant et très politique Thomas Guérini, requin de cabinet parachuté à l'Education nationale, notre (anti-)héros est-il fort étonné. Qu'est-ce que cette huile peut-elle bien lui vouloir, à lui, l'obscur supplétif ? Son étonnement sera encore décuplé lorsque Guérini lui aura exposé sa mission, s'il l'accepte : nommé au collège Verdi, l'un des pires établissements du nord de Paris, pour enseigner l'anglais et l'espagnol dont il ne parle pas un traître mot, il va de-



Jean-Pierre Gattégno

voir, en fait, assassiner la principale, Elisabeth Raskolnikov. En échange de quoi, il reçoit de l'argent, se voit embaucher en CDI et promettre, une fois cette petite formalité accomplie, un vrai poste d'enseignant de français dans un établissement huppé du VI^e arrondissement.

Naturellement, Théodore accepte, débarque à Verdi, est reçu par la principale et noue une idylle avec la secrétaire, Malvina, afin d'accéder au bunker où se planque Raskolnikov pour échapper à

l'horreur de son collège, où chahut, absentéisme, agressions, vols, viols, trafics en tous genres sont monnaie courante, le tout orchestré par Tarek, le grand caïd du bahut. Tandis qu'il prépare son coup, Théodore fait mener une petite enquête par l'un de ses copains, et en apprend de belles sur Guérini et Raskolnikov. Il comprend pourquoi l'un veut éliminer l'autre. En sera-t-il l'instrument, et touchera-t-il ses trente deniers ? Préservons le suspense savamment distillé par **Jean-Pierre Gattégno**, expert en la matière puisqu'il a déjà signé quelques thrillers psychologiques souvent adaptés au cinéma, comme *Mortel transfert*, par Beineix.

J.-P. Gattégno a de l'imagination et de l'humour, un sens aigu des dialogues, et un penchant pour le politiquement incorrect : même si le romancier force le trait, il n'est pas certain que le collège Verdi n'existe pas, et à de multiples exemplaires, dans notre Education nationale en plein désarroi. Tout ce contexte sert de toile de fond à un roman réussi, enlevé qui, comme on disait autrefois au mensuel *Pilote*, « *s'amuse à réfléchir* ». JEAN-CLAUDE PERRIER

Jean-Pierre Gattégno
Mon âme au diable
CALMANN-LÉVY

TIRAGE : 9 000 EX.
PRIX : 17 EUROS ; 224 P.
ISBN : 978-2-7021-4121-2
SORTIE : 18 AOÛT

23 AOÛT > ROMAN Inde

L'épopée des coolies

Un grand roman sur le sort des « migrants » indiens vers l'île Maurice.



Kolkata, anciennement Calcutta, est la ville dont est originaire le Bengali **Amitav Ghosh**. Il y vit une partie de l'année, quand il ne séjourne pas à New York ou à Goa. Il la connaît intimement, de l'intérieur, ainsi que toute sa région, celle des *sundarbans*, ces im-

mensibles marécages du delta du Gange où vivent les dauphins, et où se situait l'intrigue de son précédent roman, *Le pays des marées* (Robert Laffont, 2006), inspiré et « écologiste », qui se passait de nos jours. Amitav Ghosh, ainsi qu'il l'a démontré dans un autre livre, *Compte à rebours* (Philippe Rey, 2004), vibrante enquête et plaidoyer contre le nucléaire en Inde et au Pakistan, est un écrivain en prise avec son époque, ses problèmes les plus prégnants.

Aujourd'hui, avec *Un océan de pavots*, c'est la même démarche : comprendre comment une situation a pu se produire, comment elle a influé sur le destin de millions d'hommes. Y compris dans le passé. Le moteur du roman, c'est le conflit, aussi vieux que l'humanité, entre pauvreté et richesse.

En Inde, au milieu du XIX^e siècle, le maître anglais imposait aux agriculteurs, surtout dans le Bihar, l'Etat le plus misérable du pays, de cultiver du pavot et de produire de l'opium dont il faisait le très lucratif et mortifère trafic avec la Chine. Jusqu'à ce

H. H. / OPALÉ / ROBERT LAFFONT



Amitav Ghosh

qu'une guerre s'ensuive. Payés une misère, empêchés de travailler pour leur subsistance, les paysans, comme Deeti, veuve de surcroît, étaient contraints de vendre leurs champs, voire de se vendre eux-mêmes à des recruteurs qui, contrat signé en bonne et due forme, les convoaient jusqu'à Calcutta d'où ils gagneraient pour la plupart Mareech, l'île Maurice. Non en tant qu'esclaves, mais comme *coolies*, du bétail humain frugal et courageux, destiné à remplacer dans les plantations des colons français ou anglais les Noirs d'Afrique.

Avec Deeti, sur l'*Ibis*, il y a Kalua, un colosse, son chevalier servant et second mari, Neel Rattan, un ancien rajah trahi par son associé anglais, également propriétaire du navire, qui l'a fait arrêter pour dettes et condamner à la déportation, Ah Fatt, un métis sino-indien, pauvre épave opiomane, ou en-

core Paulette Lambert, une Française orpheline qui fuit le vieux mari que son tuteur veut lui donner, et son frère de lait Jodu, un jeune marin courageux et débrouillard. Du côté de l'équipage, on trouve le second lieutenant Zachary Reid, le héros, un Américain à l'esprit libre qui essaie de faire son travail de façon juste, aidé par Sarang Ali, le chef des coolies, et Baboo Nob Kissin, un allumé de Krishna. Ils affrontent quelques ignobles salauds comme le premier lieutenant Crowle et son âme damnée, le garde-chiourme Bhyro Singh. Un navire, c'est un microcosme en perpétuelle ébullition, où les conflits et les drames ne demandent qu'à exploser. Il n'en manquera pas ici, même si l'essentiel du roman n'est pas là.

Il réside dans sa construction, cette sublime lenteur pour raconter les histoires préliminaires au départ, puis les préparatifs et la descente de la Hooghly, affluent du Gange, jusqu'à la mer. Dans cette mosaïque humaine, violente, colorée, cha-leureuse, polyglotte, où des liens inattendus se tissent. Dans ce plaidoyer contre l'asservissement de l'homme par l'homme. *Un océan de pavots* est sans conteste le plus grand roman du grand Amitav Ghosh, son chef-d'œuvre. Jusqu'au prochain.

J.-C. P.

Amitav Ghosh

Un océan de pavots

ROBERT LAFFONT,
« PAVILLONS »

TRADUIT DE L'ANGLAIS (INDE)

PAR CHRISTIANE BESSE

TIRAGE : 10 000 EX.

PRIX : 22 EUROS ; 594 P.

ISBN : 978-2-221-11180-2

SORTIE : 23 AOÛT

18 AOÛT > ROMAN Espagne

Jeu d'échecs

David Trueba signe le roman de sa maturité littéraire.



Après deux premiers romans plutôt réussis (dont *Quatre garçons dans le van*, paru chez Pauvert en 2002), David Trueba a pris son temps pour écrire ce *Savoir perdre*, sans conteste le grand roman de sa maturité.

Comme l'on dit des robustos (et non des « cigares courts et robustes ») que dégustent ses footballeurs quand ils sont en goquette, à quarante ans l'écrivain est *maduro*, en pleine possession de son art. D'ailleurs, *Saber perder* a obtenu en 2008, l'année de sa publication chez Editorial Anagrama, le grand prix national de la Critique, et le livre est actuellement traduit dans onze pays.

Usant d'une construction subtile et parfaitement maîtrisée, Trueba nous implique dans les vies parallèles de quatre personnages : Sylvia, une adolescente sans problèmes particuliers, qui rêve naturellement du Grand Amour ; son père

Lorenzo, divorcé de Pilar, chômeur, qui a assassiné Paco, son soi-disant meilleur ami et associé, parce qu'il avait frauduleusement causé la ruine de leur entreprise, et essaie de refaire sa vie avec Daniela, une baby-sitter équatorienne un peu trop mystique ; son père Leandro, vieux professeur de piano qui n'est jamais devenu un virtuose comme son ami Joaquín, a cessé d'enseigner, et, alors que sa femme Aurora est en train de mourir d'un cancer, se ruine avec Osembe, la prostituée nigérienne qu'il ne peut s'empêcher d'aller voir chaque jour ; Ariel enfin, un jeune footballeur argentin acheté par un club madrilène, qui ne parviendra jamais à se faire accepter par ses dirigeants et son public.

Les trois premiers vivent ensemble, soudés face au drame familial, mais se parlent assez peu. Sylvia, notamment, dissimulera toujours à Lorenzo l'identité du garçon dont elle est tombée amoureuse et avec qui elle vit, un temps, un véritable conte de fées : Ariel, bien sûr. Quant à Leandro, il finira par se confier à son fils, mais seulement lorsque, à cause de ses folies, il aura

été victime d'une agression dans le somptueux appartement prêté par Joaquín, qu'il aura hypothéqué sa propre maison et mené sa famille au bord de la catastrophe. Son secret, Lorenzo, lui, ne le partagera avec personne, et la police ne le soupçonnera jamais du meurtre de Paco, attribué à quelque voyou.

Chacun des protagonistes est complexe et attachant, dépeint avec ses qualités et ses souffrances, ses défauts et ses repentirs. Trueba, on le sent à chaque page, éprouve pour eux de l'empathie, et même de la tendresse pour Sylvia ou sa grand-mère Aurora. Dans ce vaste jeu où tout se terminera par des échecs, nul manichéisme, mais simplement une tragicomédie qui touche le lecteur, parce qu'il a l'impression qu'il pourrait en être. Un vrai roman, captivant et plein d'humanité.

J.-C. P.

David Trueba

Savoir perdre

FLAMMARION

TRADUIT DE L'ESPAGNOL

PAR ANNE PLANTAGENET

TIRAGE : 7 500 EX.

PRIX : 21 EUROS ; 448 P.

ISBN : 978-2-0812-2280-9

SORTIE : 18 AOÛT

26 AOÛT > ROMAN Espagne

Coupe 70

Alan Pauls poursuit son histoire de l'Argentine dans les années 1970 dans une comédie noire où le cheveu est politique.



Un obsédé du cheveu, voilà ce qu'est le personnage principal dans ce deuxième volet du triptyque entamé par Alan Pauls avec *Histoire des larmes* (Bourgois, 2009). Il ne s'agit pas d'une suite, puisque chaque titre peut se lire séparément, mais de l'enthousiasmant deuxième chapitre d'une très singulière histoire de l'Argentine dans le début des années 1970, des seventies plus kaki que pop, qui furent celles de l'adolescence de l'écrivain. Dans le premier volet, Alan Pauls s'attaquait à la sentimentalité de l'engagement politique, l'idéologie de la compassion. Ici, il démasque sa frivolité. Comment la coquetterie peut être politique et vice versa. Comment les coupes de cheveux sont une des mythologies parlantes d'une époque, le point de contact entre l'intime, le privé et le social, la vie publique, zones d'exploration privilégiées de Pauls qui a beaucoup lu Barthes. L'auteur du *Passé*, puissant roman qui a marqué son entrée dans la renommée littéraire, raconte la vie d'un homme qui lui ressemble dans une époque et un pays où l'esthétique de la gomina (celles des tangeros et des militaires) se confronte à la rébellion par les poils, un « cocktail molotov capillaire ambulant ». Le narrateur est équipé, lui, de malencontreux cheveux raides et blonds qui signent ses origines familiales autant qu'ethniques et culturelles. Il

est « esclave de ses cheveux », et une tentative de coupe afro, iconisée par les Black Panthers, qu'il « entreprend pour être à la hauteur de son époque » et obtenue après des semaines sans shampoing ni démêlage, se révèle un fiasco. Traumatisantes aussi les coupures sur le crâne rasé de Monti, le meilleur ami, après que ses boucles enviées (dans lesquelles « la fille aux mocassins rouges » enroulait ses doigts au lycée) ont été sacrifiées sous la tondeuse de la police. Beaucoup plus tard, « le malade des cheveux » va rencontrer son thérapeute : un Figaro paraguayen, Celso, un « génie »,



Alan Pauls

un virtuose des ciseaux qui lui révèle, entre autres, « l'espérance de vie d'une coupe de cheveux ». Une illumination quasi mystique. Alan Pauls est un styliste qui cherche à articuler l'expérience et la forme. Les péripéties, sorties et entrées de scène des personnages, sont enrubannées dans de longues phrases déviées par des incises, digressives, retombant toujours sur leurs pattes après de très maîtrisées circonvolutions. A la manière dont le passé, jamais linéaire, se déplie, les souvenirs surgissent puis s'enroulent en accrochant les uns aux autres, par contamination, associations d'idées, et sortent du chapeau de la mémoire : le coiffeur-gourou d'Elvis Presley, la coiffeuse hippie de la première coupe en solo, dans un salon de Buenos Aires, la mère du Che vendue aux enchères et « l'ancien combattant », fils d'un révolutionnaire mythique et d'une réfugiée politique, formidable personnage qui, avec sa recherche d'une perruque-relique, hante la fin virtuose du roman.

Histoire des cheveux est un roman drôle, cruel et profond dont la force comique (et tragique) ne tient pas seulement à la monomanie du personnage, sa quête fétichiste absurde et presque toujours déçue de LA coupe mais à l'humour à froid qui corrode, l'air de rien, des illusions déjà perdues.

VÉRONIQUE ROSSIGNOL

Alan Pauls

Histoire des cheveux

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ARGENTINE) PAR SERGE MESTRE
TIRAGE : 3 000 EX.
PRIX : 18 EUROS ; 224 P.
ISBN : 978-2-267-02110-3
SORTIE : 26 AOÛT

26 AOÛT > ROMAN Espagne

Lonely planet

Dans la lignée hallucinée de ses grands livres précédents, *Le fond du ciel*, le nouveau roman de Rodrigo Fresán détourne les codes de la science-fiction pour livrer une recreation du monde baroque et lyrique.



« J'écris dans le fracas inaudible d'une bataille secrète que je sais perdue d'avance. J'écris pour tenter de vaincre l'oubli qui s'avance vers moi comme une marée noire, un manteau d'étoiles qui s'éteignent une à une comme des noms qui, épuisés à force d'avoir été si souvent prononcés et utilisés, s'estompent en même temps que les visages qui leur correspondent. »

Avec *Le fond du ciel*, son sixième roman traduit en français, l'Argentin réfugié à Barcelone Rodrigo Fresán place très haut la barre de l'ambition littéraire. Si haut que « the sky is the limit »

(et les étoiles, et les nuages...) de cette cosmogonie baroque, érudite, endeuillée et, finalement, follement romantique. De quoi s'agit-il ? Comme d'habitude chez Rodrigo Fresán, on aimerait d'abord bien le savoir, égaré dans les chausse-trapes de ses mystères labyrinthiques, de ses énigmes lyriques ; avant que de s'en moquer, prisonnier de la lumière noire de ses mondes parallèles. Admettons tout de même qu'il y aurait deux amis. L'un, Isaac Goldman, vieux comme un siècle qui s'achève, écrivain de science-fiction, exécuteur testamentaire d'un de ses confrères qui n'est pas sans faire penser à Philip K. Dick. L'autre, Ezra Leventhal, plus étrange encore, sorte de « deus ex machina » du monde tel qu'il ne va plus du tout, d'Hiroshima au 11-Septembre. Entre les deux, rien, l'apocalypse, et surtout le souvenir inaltérable d'un visage aimé, celui d'une jeune fille un soir de neige (« Je me demande s'il existe quelque chose de plus « sci-fi » que l'irruption soudaine du virus

de l'amour dans l'hôpital de la jeunesse, cette présence extraterrestre qui te possède et fait de toi un astronaute en transe »).

Rodrigo Fresán parseme ses pages d'éclats épilptiques de beauté. La science-fiction est la matrice dont naît sa fascinante recreation du monde. S'il dit avoir écrit *Le fond du ciel* sous l'invocation conjointe de Kurt Vonnegut et de John Cheever, on adjointra à ces noms ceux de son défunt ami, l'immense Roberto Bolaño, de Cortázar et, plus près de nous peut-être, celui d'Antoine Volodine. Tout en sachant que rien ne ressemble à un livre de Rodrigo Fresán, pas même le précédent ou le prochain. Et c'est la singularité de cette voix chamannique qui en fait tout le prix.

OLIVIER MONY

Rodrigo Fresán

Le fond du ciel

SEUIL

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ARGENTINE) PAR ISABELLE GUGNON
TIRAGE : 5 000 EX.
PRIX : 18 EUROS ; 224 P.
ISBN : 978-2-02-101469-3
SORTIE : 26 AOÛT

26 AOÛT > ROMAN Irlande

Les amours de sa vie

Une quadragénaire londonienne traverse une douloureuse crise conjugale.



Une famille anglaise, plutôt bien portante – un homme et une femme quadragénaires mariés depuis 20 ans et leurs trois fils, bourgeoisement installés dans un quartier de Londres –, voit son équilibre effondré par l'irruption du premier amour du mari : résumé ainsi, on pourrait croire que le cinquième roman de l'Irlandaise **Kate O'Riordan**, qui plonge dans les tourments d'un douloureux triangle amoureux, est une histoire de trahison alors que c'est aussi une histoire de fidélité. Au passé qui de toute façon ne passe pas, aux lieux d'où l'on vient auxquels on ne peut jamais échapper complètement, aux amours qui se déposent en strates.

Vieux couple encore vivant, les Wilson sont partis à Rome pour un séjour amoureux, sans leurs trois garçons de 15, 13 et 9 ans. Mais c'est seule que Connie rentre à Londres, ne sachant si elle va revoir le mari dentiste qu'elle a laissé dans la Ville éternelle auprès de Greta, une femme aimée sur-

gie du passé. Dans un premier temps, il faut faire face pour ne pas être aspirée par le désarroi : impossible de dire toute la vérité, ni à ses fils, ni à son amie et associée dans le travail, Mary, qu'elle voit pourtant presque tous les jours. Il y a l'espoir d'abord que les choses s'arrangent, que Matt, connu enfant, lui revienne. Mais c'est un effondrement auquel assiste l'entourage, en particulier Benny, le benjamin, ce Benny étrangement, anormalement silencieux, enfant « inexplicable » et perspicace, et Mary, proche de cette famille comme un animal domestique en mal de caresses.

Kate O'Riordan observe en experte les stratégies de la femme blessée, son humeur et son désespoir, et les gouffres de Greta, l'amour d'adolescence abîmée par la vie. Pas de mièvrerie dans ces portraits mais au contraire une intelligence saillante de la mécanique familiale, des liens amoureux, de l'implacable et amère fatalité des sentiments. **V. R.**

Kate O'Riordan

Un autre amour

ÉDITIONS
JOËLLE LOSFELD

TRADUIT DE L'ANGLAIS (IRLANDE)

PAR FLORENCE LÉVY-PAOLONI

TIRAGE : 4 500 EX.

PRIX : 22 EUROS ; 280 P.

ISBN : 978-2-07-078778-4

SORTIE : 26 AOÛT

3 SEPTEMBRE > BD France

Au petit théâtre des lettres

Anne Baraou et François Ayroles profitent de la rentrée littéraire pour dézinguer allègrement le monde des écrivains et de la littérature. Caustique.



Soit quatre écrivains aux noms détonnants – Inscht, Alpdraco, Malard, Greul – et aux fortunes diverses ; soit un bar, Le Rendez-vous des amis, qui leur tient lieu de QG ; soit enfin un adage lucidement affiché par l'un d'eux : « On ne peut être écrivain si on a trop le sens du ridicule » ; et voici *Les plumes* sur les rails. En pleine rentrée littéraire, Anne Baraou (scénario) et François Ayroles (dessin) publient le premier des deux volets prévus d'une satire affûtée du monde des lettres, dont aucun maillon ne sort vraiment indemne.

A base de conversations finement travaillées entre les quatre principaux protagonistes et d'autres qui viennent se greffer au fur et à mesure, l'album tient de la pièce de théâtre, enchaînant des scènes à la dynamique propre. Les voilà qui dépriment au souvenir de conférences, de lectures ou de séances de dédicaces plus ou moins affligeantes, d'éprouvants vernissages ou de « cuites marketing » (comprendre : de séances de promo). Ou qui s'émoustillent à l'évocation d'hypothétiques « plans cul ». Les récits de l'un nourrissent les romans de l'autre. On cite Musil ou Marcel



Aymé, Virginia Woolf ou Alfred Jarry, soignant ses rancœurs ou peaufinant une vengeance. Les travers des éditeurs et des attachés de presse, des libraires et des journalistes sont passés au crible tout comme, bien sûr, ceux des écrivains. La jalousie et la paranoïa sont aux postes de commandes. « S'il a un plan média trop visible, dit Inscht de Malard, en plein lancement de son nouveau roman, il va se faire massacrer par Bourde et Nulleau. »

FABRICE PIAULT

Anne Baraou,
François Ayroles

Les plumes, t.1/2

DARGAUD

TIRAGE : 10 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 96 P. COUL.

ISBN : 978-2205-06465-0

SORTIE : 3 SEPTEMBRE

1^{ER} SEPTEMBRE > HISTOIRE
France

Clope story



Histoire d'une allumeuse. C'est ainsi que **Didier Nourrisson** a sous-titré son essai sur la cigarette. Cela donne le ton de l'ouvrage : décontracté dans le savoir. Ce professeur d'histoire contemporaine à l'IUFM de Lyon 1, spécialiste des

addictions, nous rappelle le parcours de la clope, « l'un des objets sociaux les plus petits et les moins discrets ». De la découverte du tabac par les premiers conquistadors au XV^e siècle aux lois antitabac du XX^e siècle, l'auteur déroule l'aventure de celle qu'on roule – la « cousue main » – puis qu'on achète toute faite à partir du XIX^e siècle.



Cette anthropologie de la cigarette et de la « fume » s'appuie sur une vaste enquête qui prend en compte l'histoire, les pratiques, les représentations au cinéma, dans la littérature, la peinture, la publicité, les chansons, l'économie et l'étude de ses effets par la médecine à partir de 1859. Présente depuis cinq siècles en Espagne où elle est inventée au XVI^e siècle et depuis deux siècles en France, ce petit cigare qui s'est peu à peu féminisé nous dit beaucoup sur l'imaginaire social. Depuis le premier fumeur connu, arrêté au XV^e siècle par l'Inquisition à Barcelone et condamné à dix ans de prison pour sorcellerie, à la mort de Wayne McLaren, le cow-boy Marlboro, d'un cancer du poumon, Didier Nourrisson ne cache rien des volutes de la cigarette qui a quitté l'espace public mais pas les consciences pour devenir « évanescence de l'être, essence de l'évanouï ». Certains trouveront l'auteur un peu trop sous le charme de cette allumeuse devenue tueuse. Mais au regard de l'épatant travail effectué, on peut admettre qu'il n'a pas mérogé...

Didier Nourrisson

Cigarette : histoire
d'une allumeuse

PAYOT

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 25 EUROS ; 320 P.

ISBN : 978-2-228-90580-0

SORTIE : 1^{ER} SEPTEMBRE

LAURENT LEMIRE